

*Just.*

Lorsque je suis descendu du train, le soir tombait.

La lumière qui filtrait par la verrière baignait les quais de douceur orangée. Le voyage, avec son rythme répétitif et le calme des wagons vides, m'avait ensommeillé. J'ai bâillé à deux reprises, me suis étiré comme un chat, avant de me diriger vers le chariot des bagages. Il trônait là, encore chargé de malles bien que le quai fût vide. À croire que tout le monde était parti sans ses affaires, ou alors que j'étais le seul voyageur déjà descendu. En réalité, la gare, à cette heure-là, avait quelque chose de fantomatique. Pas d'employés, pas de chef de gare ni de contrôleur, aucun passager... Mon train stationnait, c'était son terminus.

Avec un peu de mal (évidemment elle était tout en dessous !) j'ai récupéré ma malle. Le problème, avec les valises, c'est qu'elles sont toujours beaucoup trop lourdes et trop remplies ! La mienne était sur le point de craquer : j'avais eu du mal à baisser les fermoirs et j'avais peur qu'elle ne s'ouvre ici, au milieu du quai, pour déverser mon flot d'affaires sur les pavés.

Je la tirais tant bien que mal, et oui, c'est vrai, je ne regardais pas trop où je mettais les pieds...

Mes jambes ont buté contre quelque chose, j'ai trébuché, ma valise s'est ouverte et je me suis retrouvé affalé sur le quai, la figure plongée dans mes vêtements.

En grommelant, j'ai rassemblé les affaires qui s'étaient échappées (et avaient amorti ma chute !). J'ai dû sauter sur le couvercle pour réussir à fermer ma valise. Quand je me suis redressé, je dégoulinais de sueur. La lumière rousse du couchant s'était métamorphosée en un mauve de début de nuit.

À ce moment-là, je vis ce qui avait causé ma chute.

C'était une valise, sortie du chariot bien que son propriétaire ne fût pas à l'horizon. Elle avait été posée au milieu du quai, comme fait exprès pour que je m'emmêle les pieds et m'étale de tout mon long ! D'un mouvement rageur, j'ai pris mon élan pour donner un bon coup dans cette satanée malle.

Alors que ma chaussure s'apprêtait à frapper le cuir, j'ai suspendu mon geste, attiré par un détail.

Sur la valise, on pouvait lire: *Just. Mariéd.*

Aussitôt, ma rancune s'est muée en une émotion plus douce, proche de la tendresse. Exactement cette sensation de bonheur qui vous envahit lorsque vous croisez des

amoureux dans la rue, ou des mariés en robe blanche et costume sur le pas de l'église. Un sentiment de félicité et d'amour de la vie, même lorsque vous ne connaissez absolument pas le couple en question. L'amour est toujours quelque chose de beau, un mystère sacré qui provoque une sorte de fascination.

Je n'en voulais plus à la valise, au contraire. J'étais heureux de la voir ici. Elle signifiait qu'il y avait du bonheur dans l'air.

Une nouvelle fois, j'ai parcouru la gare des yeux, espérant apercevoir les heureux élus. Je les imaginais riant et irradiant, beaux comme des anges, joyeusement auréolés de grâce. Mais non, décidément, le quai était désert, silencieux, mauve.

Juste moi et les valises.

J'ai été tenté d'ouvrir la malle. Elle m'attirait. À l'intérieur, j'aurais trouvé la robe toute en froufrous et en dentelle pure, avec un voile transparent, assez fin pour passer dans le chas d'une aiguille. Dessus serait posé le bouquet de fleurs d'oranger qu'on mettrait à sécher pour le conserver toute une vie. Ou bien j'aurais trouvé un nœud papillon, une queue de pie, une rose piquée à la boutonnière... Ou, plus probablement, toutes les affaires pour une lune de miel.

Oui, j'ai été tenté de pousser les fermoirs pour regarder à l'intérieur de cette malle abandonnée.

Et puis je me suis raisonné : de quel droit l'aurais-je ouverte ? Qu'est-ce qui me permettait de fouiller les affaires de parfaits inconnus ? Rien...

Alors, j'ai pris mon propre bagage et, me méfiant cette fois des obstacles qui auraient pu se mettre en travers de mon chemin, je suis sorti de la station.

La rue était quasiment aussi déserte que la gare. Les ombres s'allongeaient.

Devant la gare, il n'y avait plus qu'un seul taxi. Le chauffeur me regardait venir. Comme s'il m'attendait, comme s'il n'attendait que moi et rien que moi. Je lui ai demandé s'il était libre, je lui ai donné l'adresse de mon auberge. Il a hoché la tête et m'a fait signe de m'asseoir à l'arrière. Il n'est même pas descendu pour m'aider à ranger la valise dans le coffre.

Nous étions sur le point de partir quand on a frappé au carreau. J'ai sursauté. Le conducteur a baissé sa vitre.

Dehors, il y avait une jeune fille, quatorze ou quinze ans à tout casser. Ses cheveux mi-longs, d'un bleu-noir qui ressemblait aux plumes d'une pie, paraissaient flotter dans le

crépuscule, agités par un vent imperceptible. Sa bouche souriait et ses yeux outremer pétillaient.

— Je peux monter ? a-t-elle demandé au chauffeur.

Celui-ci a secoué la tête de droite à gauche en s'écriant :

— Nein ! Nein !

Il lui expliqua qu'il était occupé. La demoiselle a froncé les sourcils (visiblement, elle ne comprenait pas l'allemand). Aux hochements négatifs du chauffeur, elle a tout de même saisi qu'il ne la prendrait pas.

— Mais... il *faut* que vous m'emmeniez ! a-t-elle gémi. Vous êtes le dernier taxi, la nuit tombe et... je ne peux pas dormir ici tout de même !

Le chauffeur ne comprenait pas plus le français que la jeune fille l'allemand. Dialogue de sourds ! J'ai décidé d'intervenir. J'ai ouvert ma propre fenêtre:

— Où allez-vous ?

Elle m'a donné une adresse. J'ai demandé au conducteur de faire un détour pour laisser d'abord la demoiselle à destination avant de m'emmener moi.

— Grimpez ! l'ai-je invitée tandis qu'elle me remerciait d'un sourire. Je vous aide à mettre vos bagages dans le coffre ?

— Non, merci. Je préfère les garder avec moi...

Aussitôt dit, elle s'est installée à côté de moi sur la banquette arrière, a posé sa valise entre nous et un panier recouvert d'un torchon à carreaux sur ses genoux.

Lorsque la voiture a démarré, j'ai reconnu la valise : celle-là même qui m'avait fait trébucher, la valise de noces ! J'ai froncé les sourcils. Comment ? Cette fille était donc la mariée ? Pas possible ! Elle était si... jeune ! À peine sortie de l'enfance... Et puis où était son époux ? Allait-elle le rejoindre ? Ou... le fuyait-elle ? J'ai pensé « mariage arrangé » et des idées maussades se sont mises à tourbillonner dans mon esprit. *Exit* le rêve d'une lune de miel ! Je ne songeais plus qu'à une enfant persécutée, qui passerait sa vie avec un homme qu'elle n'avait pas choisi...

Le silence régnait dans l'habitacle tandis que nous roulions dans des rues désertes. Soudain mal à l'aise, j'ai éprouvé le besoin de parler :

— Vous allez dans votre famille, madame ?

— *Madame* ? Mais comment savez-vous...

Elle a suivi mon regard jusque sa valise, a compris, a souri. Elle avait les dents du bonheur.

— Oui. Dans ma famille. Ma grand-tante a acheté une petite maison de vacances. Nous y allons pour la première fois.

— *Nous* ? Vous voulez dire... Votre époux et vous-même ?

Cette fois, elle a franchement ri.

— Exactement ! m'a-t-elle ensuite confirmé.

Même si elle paraissait joyeuse, ça m'a rendu triste d'avoir l'assurance qu'elle était bien mariée... Si jeune !

— Vous... le rejoignez là-bas, sans doute ?

— Oh non ! Il voyage avec moi ! a-t-elle répliqué.

Quoi ? Cette fille se payait ma tête ou quoi ? Si elle n'avait pas parlé aussi sérieusement, j'aurais été convaincu d'une farce. Nous n'étions que tous les deux dans la voiture... Enfin, trois en comptant le chauffeur. Mais ça ne pouvait tout de même pas être lui, le marié... Si ?

J'ai jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Le conducteur était concentré sur la route. Visiblement, ne comprenant pas notre langue, il ne prenait pas la peine de nous écouter.

Comme je restais cois, la jeune fille a soulevé un pan du torchon à carreaux. J'en suis resté tout ébahi ! Moi qui croyait qu'elle dissimulait, dans son panier, un sandwich, un œuf dur, une banane ou d'autres provisions pour le voyage, j'ai eu la stupeur d'y découvrir... un chat ! Un gros chat noir roulé en escargot, occupant toute la circonférence du panier.

—Voilà l' élu de mon cœur ! Monsieur Leopaw.

Le chat a miaulé pour me saluer, puis a fermé les paupières et s'est rendormi. Je ne savais plus que penser. Était-il possible qu'une jeune fille épousât un chat ? Non, elle me faisait marcher !

— Enchanté, monsieur Leopaw... ai-je articulé malgré tout. Et... Puis-je connaître votre propre nom ?

Elle a eu une petite moue charmante.

— Peut-être tout à l'heure. Si vous êtes sage !

J'ai pris mon mal en patience. Pendant le reste du trajet, nous avons parlé de tout et de rien.

Enfin, la voiture s'est arrêtée. J'ai sorti la valise de la mariée tandis qu'elle portait son époux. Le chauffeur nous observait d'un air placide.

La nuit était totalement tombée à présent, seul le clair d'étoiles nous baignait, dans ce quartier sans réverbères. Les cheveux de la jeune fille, qui eux ne portaient pas d'étoiles, paraissaient plus noirs encore que le ciel.

Le chauffeur a klaxonné : il n'avait pas toute la nuit! Je me suis dépêché de remonter en voiture et ce n'est qu'au dernier moment que je me suis souvenu.

— Votre nom ! ai-je crié par la fenêtre, pour couvrir le bruit du moteur. Comment vous appelez-vous ?

Elle m'a montrée ses dents du bonheur avant de répondre, alors que le taxi s'éloignait déjà :

— Je m'appelle Justine. Justine Mariéd. Ravie d'avoir fait votre connaissance !

